

Crevaison en corbillard

Gluée au tableau de bord, une figurine *bobblehead* hochait vivement de la tête. Son « oui » gagnait en conviction chaque fois qu'une roue de l'auto rencontrait un nid-de-poule – chose qui arrivait souvent puisque la route de campagne empruntée, en l'occurrence, se trouvait dans un bien piètre état. Ce qui n'aidait pas, c'est que l'auto en question était un corbillard déglingué, une Cadillac 1977 grise dont la suspension rouillée avait la méchante manie d'accentuer les chocs plutôt que de les amortir, et dont le châssis faisait jaillir des étincelles à force de frotter contre le sol.

Le *bobblehead*, un souvenir acheté au Mexique, représentait la figure de La Catrina, un squelette de femme arborant un grand chapeau orné de fausses plumes d'autruche miniatures. Et chaque fois que le corbillard frappait roche, animal mort ou nid-de-poule, La Catrina perdait, à coup sûr, une de ses plumes.

Affalé sur le siège du passager, Drissa s'amusait à les ramasser, une à une, puis à baisser la fenêtre à manivelle pour laisser le vaste ciel des Prairies les aspirer. Comme trame sonore, une chanson se prêtait parfaitement au paysage qui défilait sous ses yeux :

«Y a des jours de plaine j'ai vu des Métis en peinture de guerre
Y a des jours de plaine où j'entends gémir la langue de ma mère
Y a des jours de plaine où l'on n'entend plus rien à cause du
vent [...]

J'ai des racines en France aussi longues que la terre
J'ai une langue qui danse aussi bien que ma mère»

Une main osseuse – celle d'Eugène, le conducteur – vint sèchement couper la radio.

— 'Sti, j'sus pus capab', grogna-t-il d'un ton agacé. J'l'ai jamais comprise, cette toune. Quand il chante «J'ai une langue qui danse aussi bien que ma mère...», veux-tu ben m'dire c'que ça veut dire? J'sais pas comment elle danse, ta mère, toi, Drissa, mais j'peux t'assurer que la mienne, c'est pas Beyoncé.

— Ma mère a une jambe de bois.

— Bon, tu vois! ... Pis t'as des racines en France, toi?

— Non, au Mali.

— Les miennes sont en Pologne! Tu t'rends compte, Drissa, la Po-lo-gne!

Un silence complaisant s'installa entre les deux croquemorts. Eugène replaça une longue mèche de cheveux gris et huileux sur son crâne dégarni, avant de se lancer de plus belle:

— Pis «une langue qui danse»! s'esclaffa-t-il. Ça danse comment, une langue, au juste? Comme ça?!

Il agita rapidement sa langue en émettant un genre de roucoulement aigu. Son jeune apprenti tourna la tête et imita le geste serpent. Les collègues agitèrent vigoureusement leurs langues, dans un miroir bouffon digne d'un film des frères Marx.

Au loin, une vache broutant dans un pré lorgnait le nuage de poussière qui se fondait lentement au ciel azur, au fur et à mesure que le corbillard avançait sur la route.

— Eugène?

— Ouuuuuii?

— Je peux te poser une question d'ordre professionnel?

— Ouuuuuii.

— C'est quoi, le secret du maquillage?

— Le mascara, répondit Eugène du tac au tac, sans décoller les yeux de la route. Y a toute une école de pensée dans notre métier qui ne jure que par le fond de teint. « Plus t'en beurres, mieux ça ressuscite. » Sauf que le client finit par ressembler à un clown de cirque. Ah, j'dis pas qu'y en faut pas, du fond de teint. Mais les yeux, c'est la fenêtre de l'âme. Pis le mascara, c'est le Windex. Tu m'suis?

— Non.

— Faut toutte leur montrer, aux jeunes d'aujourd'hui, soupira Eugène.

Il se pencha et trifouilla dans la boîte à gants, qui débordait d'un bric-à-brac de maquillage. Des brosses et des palettes de fard tombèrent en cascade aux pieds de Drissa. Eugène mit la main sur un recourbe-cils et une brosse à mascara et se tourna vers son collègue :

— *Watch 'n' learn*, jeune Padawan.

Il ôta ses lunettes à grosses montures carrées et porta le recourbe-cils à son œil, tout en continuant à conduire d'une main.

— Ça va, conduire sans lunettes?

— *No problemo*. J'connais la route comme ma poche... Alors, règle d'or : toujours le recourbe-cils *avant* le mascara. On

veut pas arracher le cil. On veut pas casser le cil. On garde la pince bien ouverte, et on va juste serrer dooooouucement sur la paupière supérieure. Et on capture les cils, vois-tu ? Comme un piège à lièvres. Hop. Trois, quatre p'tits coups au niveau de la racine. Pis déjà, tu vois la différence par rapport à l'autre œil, hein ? T'as vu ! Oh, pis quand tu pincas, attention de ne pas pincer la paupière. On veut pas que le client y sursaute !

Eugène grouina en riant à sa propre blague, avant de troquer le recourbe-cils contre la brosse à mascara.

— Ensuite, tête toujours bien levée... On applique le mascara de la racine des cils jusqu'à la pointe, et on tourne la brosse avec un p'tit mouvement du poignet. Mais sans retremper la brosse, sinon t'auras des mottions partout. Pis des mottions, personne aime ça. Tu peux aussi étirer la paupière... Tiens donc le volant deux secondes...

Drissa étira le bras pour agripper le volant, pendant qu'Eugène continuait sa démonstration à deux mains.

— Faigue tu peux étirer la paupière comme ça, avec le doigt, comme si t'appliquais du eye-liner...

Pop. Un éclatement sec retentit soudain, le corbillard fit une petite embardée et Eugène s'enfonça le doigt dans l'œil en poussant un cri de douleur. Quatre mains paniquées tentèrent de reprendre le contrôle du volant. On entendit le bruit saccadé d'un pneu dégonflé, le corbillard gronda un instant sur l'accotement en gravier, puis s'immobilisa.

— *Shitshitfuckfuck*, lança Eugène en épanchant tout son écoëurement sur l'appuie-tête.

Il sortit une cigarette électronique de la poche de son veston et tira une longue bouffée avant d'ouvrir la portière.

Puis il émergea de l’auto, suivi de Drissa. En voyant que le pneu arrière gauche du corbillard était crevé, Eugène se mit à vapo-ter à petits coups rapides. Il se tourna ensuite vers son aco-lyte et, sachant qu’ils allaient devoir sortir le pneu de secours, annonça :

— On va devoir sortir le pneu de secours, Drissa.

Celui-ci répondit en tapotant son front d’un geste subtil pour informer Eugène de la présence d’une longue marque de mascara laissée par le dérapage.

— Merci, fit Eugène en se léchant un doigt pour effacer la zébrure.

Drissa ouvrit la portière du coffre. Avec l’aide de son patron, il en sortit le cercueil et le posa délicatement sur la chaussée. Puis ils roulèrent le tapis qui recouvrait l’espace prévu pour le pneu de secours.

La paupière d’Eugène vacilla un instant.

Il toussa de surprise et sentit ses jambes défaillir : ledit pneu brillait par son absence.

— Et maintenant, boss ? demanda Drissa en se grattouillant la tête, plus pour le geste. Il faut qu’on le livre à l’église dans vingt minutes, ce client.

Eugène aspira sur sa vapoteuse, se pourlécha les babines en savourant le parfum kiwi-fraise-melon d’eau de sa cartouche. Il jeta un coup d’œil à sa montre.

— ’Coute ben, Drissa, fit-il. En trente-six ans, jamais – *jamais* – qu’un client est arrivé en retard. Pis c’est pas aujourd’hui qu’on va commencer. Envoye. Viens-t’en.

Eugène retroussa ses manches, se pencha vers un bout du cercueil et fit un signe de la tête pour inciter son apprenti à faire de même.

— Veux-tu que j'appelle le CAA? lança Drissa en brandissant son téléphone. Ils pourraient venir nous remplacer le pneu. Ou même Uber, si on commande une van on pourrait mettre le cerc...

— Oublie ça. L'église est à moins de deux kilomètres d'ici, riposta Eugène en pointant le vaste champ de tournesols qui bordait la route. Au bout du champ, vers la gauche. Tu portes des chaussures confortables, j'espère?

Eugène lorgna les souliers chics et pointus de Drissa qui, à son tour, lorgna les espadrilles d'Eugène, noires, ergonomiques, à velcros.

— Tu t'amuseras à crever tes ampoules à soir. *Giddy-up*.

Face à face, chacun tenant une extrémité du cercueil, les collègues firent le décompte à l'unisson :

— Trois, deux, un...

Ils tentèrent de hisser le cercueil sur leurs épaules, mais prirent trop d'élan et la bière s'écrasa sur le sol. Les hommes échangèrent un regard gêné, puis s'y reprirent aussitôt :

— Trois, deux, un...

Le deuxième essai fut le bon, et ils se dirigèrent vers le champ. En passant à côté du corbillard, Drissa ferma la portière d'un petit coup de pied et s'enquit auprès de son patron :

— On ne devrait pas fermer à clef?

— T'es *cute*. Tu l'volerais-tu, ce char-là?

Les deux croque-morts s'enfoncèrent dans le dédale de tournesols. Les têtes ocre des fleurs dépassaient les leurs, si bien qu'on

ne voyait qu'un cercueil, tenu par quatre mains, flottant sur une mer de jaune infini.

Eugène eut le sentiment de se faire avaler par une jungle dense et touffue, et fut traversé d'un flash-back qui le transporta à l'été de ses douze ans. Mille neuf cent soixante-sept, expédition de canot-portage avec sa troupe de scouts dans le parc provincial Atikaki. Gamin, Eugène avait été une vilmeuse petite brute dotée d'un sens du *Schadenfreude* particulièrement prononcé pour un garçon de son âge. Son sadisme était à son apogée, cet été-là, alors qu'il rudoyait ses compagnons en les forçant à le porter à travers la forêt dans son canot, comme Cléopâtre dans son palanquin. Ses porteurs traversaient un véritable enfer, tourmentés par les mouches et les maringouins, éraflés au visage par les branches et les brindilles, ployant sous le poids du canot dans lequel était couché le petit prince peinard, tout douillet sur des coussins, bouquinant le dernier *Archie*.

La sonnerie d'un téléphone dissipa son moment de nostalgie.

Eugène fit remarquer l'évidence en empruntant à Nino Ferrer :

— Gaston y a ton téléphone qui son'.

Drissa sortit son téléphone de la poche de son complet :

— Non... ça doit être le tien.

Au tour d'Eugène de vérifier si la source de la sonnerie n'était pas son cellulaire, un vieux modèle à clapet.

— Non plus. Pis c'est même pas ma sonnerie, de toute façon. La mienne, c'est du calypso.

Les deux croque-morts s'arrêtèrent net. Ils échangèrent un regard incrédule avant de déposer brusquement le cercueil à terre. Ils tombèrent à genoux et s'empressèrent de l'ouvrir. Le

téléphone continuait à sonner tandis qu'Eugène trifouillait nerveusement la veste du mort.

— Combien de fois faut-tu que j'te l'répète, Drissa? Faut toujours vider les poches des clients!

— J'te jure que j'les ai checkées, boss.

Eugène le fixa d'un air glacial et tira une paupière vers le bas.

C'est dans la poche arrière du pantalon qu'il trouva le téléphone, vibrant et lumineux. Il prit l'appel, mais refila aussitôt l'appareil à Drissa, comme une patate chaude.

— Envoye, parle! chuchota Eugène.

— Pourquoi moi? susurra l'apprenti.

— Pose pas d'questions! Ça fait partie de ton *training*. Torrieu, dis kekchose!

Drissa lui jeta un regard désobligeant et colla le téléphone à son oreille.

— Allô oui? fit-il poliment, en reprenant sa voix normale. Non, monsieur est... indisposé pour l'instant. Puis-je prendre un message? Euh, oui... Ah, je vois... Deux p'tites secondes...

Drissa fit signe à Eugène de lui trouver un bout de papier et de quoi écrire. Celui-ci plongea les mains dans ses poches, en ressortit une serviette froissée et un stylo qu'il lui tendit aussitôt. Drissa cala le téléphone entre l'oreille et l'épaule et s'apprêta à écrire sur la serviette en utilisant le cercueil comme surface.

— Oui, j'écoute. Je prends ça en note... *Comment réussir son potager... Excel pour les nuls... et... Le Kamasutra illustré*. De combien vous dites? Ah bon... Non, je suis d'accord, c'est complètement inacceptable... Oui... Je lui transmets le message... Au revoir!

Il raccrocha.

— C'était la Bibliothèque de Saint-Boniface. Apparemment, monsieur a une amende de douze dollars quatre-vingt-cinq cennes pour livres non retournés.

— Ben câline de bine! C'est *lui* qui l'avait sorti, ce livre-là! J'suis sur la liste d'attente depuis des mois!

Le duo se remit en marche lorsqu'une voix aiguë les interpella:

— C'est quoi, « le Kamasutra »?

Cachée dans un rang de tournesols, une fillette jouait avec un petit camion-benne, assise sur ses talons. Les croque-morts la dévisagèrent d'un air surpris.

— Mais qu... qu'est-ce que tu fais là, p'tite? bégaya Eugène.

— Et *vous*, qu'est-ce que vous faites là? rétorqua la fillette sans arrêter de jouer. Moi j'ai le droit d'être ici. Je suis la seule qui a le droit d'être ici. Pas vous. Maman fait bang bang au monde qui, comme vous, coupe dans son champ.

— Comment ça, « Maman fait bang bang »?

— Tu vas voir.

Avant qu'Eugène n'eût le temps de se renseigner davantage, un tir de fusil retentit depuis la ferme qui bordait le champ. L'écho se répercuta à travers les rangées de tournesols et provoqua l'envolée d'une nuée de corbeaux.

— Bang bang, répéta doucement la fillette.

Drissa et Eugène échangèrent un regard inquiet, remirent le cercueil sur leurs épaules et avancèrent nerveusement dans le champ en redoublant la cadence.

— Merci de la mise en garde! lança Drissa en s'éloignant de la fillette, qui observait d'un air curieux ces deux hommes vêtus de noir transbahutant leur grande boîte de bois.

Les croque-morts avaient à peine fait quelques pas qu'un autre coup de fusil éclata. Drissa sentit une balle siffler tout près de sa tête et hurla de peur. Au loin, sur la galerie de la ferme, une dame maigrichonne rechargeait sa carabine en criant comme une folle.

— Retournez au Minnesota, bande de rats clandestins ! Allez, demi-tour vers la frontière !

Sans lâcher son bout du cercueil, Drissa prit ses jambes à son cou – Eugène n'eut d'autre choix que de faire de même. Deux, trois, quatre autres balles frôlèrent les tournesols autour d'eux, certaines trouant leurs larges feuilles. Le duo hurla à pleins poumons.

Un choc violent vibra soudain à travers leurs membres. Hommes et cercueil s'écrasèrent à terre avec fracas.

— Drissa ! Drissa, t'es-tu correct ? ! s'écria Eugène, affolé.

— Mouais. Mais j'pense que c'est notre ami qui a encaissé le coup.

Couchés à plat ventre, les deux hommes tournèrent la tête vers la longue caisse. Une balle en avait fracassé la paroi, laissant un trou béant dont saillaient des échardes de bois rugueuses.

— Pis si on quittait ce maudit champ au plus sacrant ? lança Eugène en essayant de pousser le cercueil devant lui, tout en rampant.

— Je suis pour, opina Drissa en poussant aussi de l'épaule.

Le cercueil avançait, péniblement, en creusant un sillon dans la terre boueuse.

Au bout du rang, une percée de ciel se laissa entrevoir à travers le feuillage des tournesols : la lisière du champ. Les croque-morts s'empressèrent de la rejoindre, soulagés.

Pas une minute trop tôt, le champ les vomit.

Le duo se retrouva dans le fossé d'une autre route de campagne. Ils s'affalèrent dans l'herbe haute en reprenant leur souffle. Après quelques instants, ils tournèrent lentement la tête vers le trou de balle qui avait pulvérisé la paroi du cercueil. D'une main hésitante, Drissa leva délicatement le couvercle afin de constater les dommages. Il le referma aussitôt, avec une moue de dégoût.

Le visage paisible du défunt ressemblait maintenant à une pizza.

— TA-BAR-NAK! Je m'étais donné tellement de peine pour le maquiller, çui-là! s'écria Eugène d'un air dépité, en arrachant une poignée d'herbe du sol. La famille voulait des funérailles à cercueil ouvert... On fait quoi, là?

— Il me semble que l'essentiel, à ce stade, c'est que ce monsieur se rende à ses funérailles, *point*, répondit Drissa en regardant sa montre.

Par le trou de balle, une mouche s'amusa à faire des allers-retours dans le cercueil.

Son vrombissement fut englouti, quelques secondes plus tard, par le hennissement d'un cheval et le martèlement de sabots. Du haut d'une côte, deux oreilles pointues jaillirent, suivies d'une crinière, d'ocellères attachées à une bride, d'un naseau, puis de toute une calèche.

Les rênes étaient tenues par une jeune femme, coiffée d'un bonnet et vêtue d'une longue et sobre robe bleue. Drissa et Eugène restèrent muets en voyant l'apparition s'avancer vers eux.

Puis Eugène tendit mollement le bras pour lui faire signe d'arrêter.

La mennonite toisa les deux hommes, leurs complets emboués, le cercueil magané, et jugea qu'ils avaient l'air trop inoffensifs pour être des évadés de prison. Elle tira doucement sur la bride, le cheval ralentit et s'immobilisa.

De grands yeux, gris et limpides, se posèrent sur les croque-morts.

— *Shalom!* lança Eugène, brouillant les cartes de sa piètre culture religieuse. Auriez-vous la bonté, chère madame, de nous donner un *lift*? Pas loin! À la vieille église orthodoxe, un peu plus haut. Un kilomètre, à tout casser.

La femme les scruta en silence, tandis qu'elle se remémorait pieusement la parabole du bon Samaritain.

— Lui aussi? demanda-t-elle en pointant le cercueil.

— Lui *surtout*, répliqua Eugène. Le pauvre va arriver en retard à ses propres obsèques.

— Très bien, dit la femme d'un ton monocorde. Mais à condition que vous vous asseyiez tous en arrière. Je vous connais, vous les hommes de la ville et vos mains baladeuses...

— Ah non, madame! Nous n'oserions jamais, madame! bafouillèrent les croque-morts.

Elle leur fit un petit signe de la tête pour leur faire comprendre de charger le cercueil. Ils obéirent – non sans difficulté – et s'entassèrent à l'arrière de la calèche.

— Hue! cria la femme en donnant un petit coup de bride pour faire avancer le cheval.

La bête partit au trot et accéléra en un branle de galop, transportant rapidement sa curieuse cargaison. Au grand étonnement de Drissa, le cellulaire du défunt vibra dans sa poche. Il le prit et lut le texto qui venait d'arriver: «Tu es parti, Chéri-

chou, mais je ne t'oublie pas. Surtout comment on avait baisé dans ce motel de Palm Springs, tu t'en rappelles, mon bel étalon? Ton Annette. xox.» En voyant l'appareil du coin de l'œil, la mennonite devint verte de rage.

— Range-moi cet instrument de Lucifer, et qu'ça saute! beugla-t-elle. *Ma calèche, mes règles!*

Drissa enfouit le téléphone dans sa poche d'un air penaud. Heureusement pour lui, le trajet avait le mérite d'être court. Ils n'avaient pas fait une centaine de mètres que déjà l'église se dessinait à l'horizon : trois dômes en forme de bulbe, surmontés de croix orthodoxes grecques.

La calèche s'arrêta devant la petite église en billots, que des charpentiers ukrainiens avaient érigé en plein milieu d'un champ de luzerne au début du siècle dernier.

— C'est ici que nos chemins se séparent, fit la mennonite.

Ses passagers descendirent de la calèche d'un bond, déchargèrent le cercueil et la remercièrent.

En se relevant, le cercueil à l'épaule, Drissa remarqua qu'elle arborait un petit tatouage de dauphin à la cheville. Sentant son regard sur elle, la femme remonta sa chaussette d'un air pudique.

— J'ai eu une vie avant, tu sais, dit-elle, en faisant claquer la bride et en reprenant son chemin.

Les croque-morts étaient entourés de silence. Trop de silence, à leur goût, même pour des funérailles. Devant l'église, pas un chat. Aucun prélude d'orgue jouant en sourdine depuis l'intérieur du petit édifice. Drissa et Eugène gravirent les marches jusqu'à la grande porte de bois – toujours en portant sur

l'épaule leur funèbre fardeau – et virent qu'une note y avait été agrafée :

«Après mûre réflexion, nous avons décidé d'annuler les funérailles prévues pour aujourd'hui. Le défunt en question était un trou de cul de la pire espèce. Un ivrogne, un joueur compulsif, un piètre père, un mauvais mari, un coureur de jupons. Nous n'avons jamais eu droit à son amour, lui n'aura pas droit à des obsèques.

Sincèrement,

La famille»

Les croque-morts échangèrent un regard perplexe.

— C't'une mauvaise blague?! lança Eugène. Tout ça pour ça? Y est pas question qu'on rentre avec c'te maudit cadavre. Le terminus, c'est ici!

Il donna un coup d'épaule frustré dans la porte, qui s'entrebâilla. Les hommes laissèrent leurs yeux s'ajuster à l'obscurité. Éclairée par des cierges et par les lueurs rougeâtres d'un lustre, une décoration somptueuse émergea doucement de la pénombre. L'iconostase, tapissée d'ex-voto aux cadres baroques. Le plafond en dôme, une voûte bleue écaillée parsemée d'étoiles. La nef, envahie par une armée de statues de saints poussiéreuses. Eugène fut surpris de voir l'une d'elles posée sur un banc dans la première rangée, avant de constater qu'il s'agissait là d'un homme endormi. Un prêtre, plus exactement – du moins, c'est ce que déduisit Eugène de sa longue tunique et de son étole. Chaque fois qu'il ronflait dans sa longue barbe, sa mitre aux broderies dorées penchait

périlleusement vers le côté et semblait vouloir se détacher de son crâne.

Le vacarme que fit le cercueil lorsque les croque-morts le posèrent en plein milieu de l'allée extirpa le prêtre de sa sieste. Il se redressa gauchement en papillonnant des paupières, ce qui provoqua un petit rire étouffé provenant du fond de l'église. Le rire appartenait à la seule autre personne présente : une femme dans la cinquantaine, potelée, vêtue de noir de la tête aux pieds, coiffée d'un chapeau à voilette. Le fin grillage qui recouvrait son visage laissait entrevoir des joues striées de mascara et un flot de morve qui lui coulait du nez. Sa main tripatouillait un mouchoir moite roulé en boule.

Comme s'ils assistaient à un match de tennis, le regard des croque-morts ricochait de l'un à l'autre de ces deux personnages assis dans des coins opposés de l'église. Eugène fut le premier à prendre la parole :

— Pour l'amour de Zeus, quelqu'un veut-tu ben m'dire qu'est-ce qui s'passe?!

Le prêtre se leva en défroissant sa tunique. Il toisa les croque-morts et le cercueil. Prenant conscience de l'énormité du malentendu qu'il lui incombait d'élucider, il s'appuya sur le banc, comme pour s'empêcher de vaciller.

— Mais... mais... la famille ne vous a pas avisés? bafouilla-t-il en se grattant la barbe.

— Non, rétorqua Eugène sèchement.

— Ils ont changé d'avis à la dernière minute, ce matin même. Je croyais que tout le monde en avait été informé.

Eugène broyait du noir.

— Et vous, pourquoi n’avez-vous pas été informée, *vous*? lança-t-il à la femme endeuillée.

— Parce que... je ne suis pas membre de la famille, bredouilla-t-elle en s’épongeant les yeux. Je l’ai appris comme vous, en lisant le mot sur la porte.

— Et vous êtes qui, vous?

— Je suis – *j’étais* – son amoureuse.

— C’est vous, Annette? lança Drissa. On... *il* a reçu tes textos.

— Tu ne peux pas savoir comme ça me réjouit d’entendre ça. Ça sonne fou, j’avoue, mais j’ai glissé son cellulaire dans sa poche pour qu’on puisse rester en contact. Du moins jusqu’à ce que la pile s’épuise.

— Bah! Communiquer en sens unique avec un mort prend bien sûr le dessus sur la contamination des sols au mercure! grommela Eugène en aparté à son collègue.

— J’ai appris entre les branches que ses funérailles avaient lieu aujourd’hui, et je ne pouvais pas ne pas venir, ajouta Annette. Même si ça risquait d’être délicat. C’était plus fort que moi. Je l’aimais à la folie, ce gars-là.

— Malgré toutes les vacheries dont sa famille l’accuse?! ... Tu as bien lu ce qu’on a collé sur la porte?

— M’en fous. Moi, il m’a toujours traitée comme une princesse... Pis il mérite des obsèques. Tout le monde mérite d’être enterré comme du monde.

Les regards se tournèrent vers le prêtre. Il joignit les mains, fit craquer ses doigts et soupira lourdement.

— Bien sûr, on peut faire une petite cérémonie. C’était bien prévu au départ, non? Mais comme nous sommes une petite

paroisse de campagne, un petit geste de bienfaisance pour couvrir nos frais ne serait pas de trop...

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça? chuchota Drissa à Eugène.

— Il veut du fric, répondit son collègue. N'oublie pas, c'est un homme d'Église. Grippe-sous comme des arracheurs de dents, ces types-là. J'ai rien sur moi. Toi?

— Non, quoique... Ce truc-là a sans doute une certaine valeur...

Drissa avait à peine fait poindre le téléphone du défunt hors de sa poche qu'Annette lui décocha des flèches du regard pour lui faire comprendre: «N'y pense même pas.» Une autre idée traversa alors l'esprit de Drissa. Il souleva le couvercle du cercueil et retira avec précaution la montre clinquante que le mort portait au poignet.

— Et ça, vous y tenez? demanda Drissa à Annette, en saisissant la montre entre le pouce et l'index.

— L'Omega? Zéro. C'était un cadeau de fête de sa femme.

— Très bien! fit Drissa en se tournant vers le prêtre. Accepteriez-vous cette montre comme offrande, mon père? C'est une Omega.

Le prêtre glissa ses lunettes sur le bout de son nez et scruta la montre de près, avant de pousser un grognement satisfait et de l'enfourer sous sa tunique. De la tête, il fit signe aux croquemorts d'approcher le cercueil de l'autel, puis il s'éclipsa dans la sacristie.

Lorsqu'il réapparut, quelques instants plus tard, le prêtre balançait un encensoir au bout d'une chaînette. Il le fit tourner autour de sa tête, en petits cercles qui prirent de l'ampleur au fur et à mesure que son moulinet s'accélérait. Il se mit

à psalmodier, dans une langue liturgique mystérieuse. Médusés par ce chant triste et étrange, par la spirale envoûtante du brûle-parfum, Annette et les croque-morts glissèrent dans une sorte de transe. Une épaisse fumée d'encens enveloppa cette petite poignée d'étrangers entourant le cercueil, qui se volatilisa doucement sous une chape de brume parfumée de musc et de myrrhe.